

## Le nid vide

Alice Desaulniers

Une femme de quarante-sept ans, toujours avec son mari, me raconte le projet de sa fille de vingt-deux ans d'aller vivre en appartement avec son ami. De son côté son fils, vingt ans, parle de partir de la maison. "...C'est ça, laissez-moi toute seule!" leur a-t-elle crié. Une jeune femme m'a dit: "Il m'arrive fréquemment de songer que mon petit garçon n'aura plus besoin de moi un jour, et j'en souffre."

Comme il a été fort, notre conditionnement à la maternité, devenue la raison d'être chez beaucoup d'entre nous! Jadis, lorsque les enfants quittaient la maison familiale, c'était d'ordinaire pour fonder un foyer à leur tour. Et dans cette séparation parfois difficile pour la mère, celle-ci entrevoyait malgré tout une consolation: revivre le rôle maternel dans la peau d'une grand-mère. Ne nous attardons pas aux déviations: belles-mères possessives, omniprésentes, détestables, qui se refuseront toujours à couper le cordon ombilical. Elles ont sacrifié leur vie pour leurs chers enfants; elles ne les lâcheront pas!

N'avoir vécu qu'en fonction de leurs enfants ou d'un mari, ou des deux, c'est bien là le drame de beaucoup. Si les rôles d'épouse, de mère et de ménagère ne conduisent pas fatalement à l'anéantissement de soi, ils peuvent par contre faire oublier à ceux qui profitent de ces "trois personnes en une" que cette femme multiple a dû souvent taire ses propres désirs pour répondre à ceux de sa famille. Quoique certaines femmes, hélas! s'acharnent à resserrer elles-mêmes les liens de la servitude.

Heureusement, la névrose ne nous frappe pas toutes à l'approche de la cinquantaine! Et la ménopause? cette porte d'entrée du vieillissement? N'en faisons pas l'éteignoir de notre encore jeunesse. Les petits malaises existent, l'anarchie des hormones qui chambardent l'organisme, c'est ennuyeux évidemment, mais pas assez pour constituer un empêchement à vivre intensément les années devant soi. Se rappeler que nombre de femmes traversent cette phase critique sans inconvénient majeur. Un des secrets d'une heureuse métamorphose réside indéniablement dans une activité créatrice. De là l'importance de se bien connaître et de connaître ses limites. Et se lancer!

Reprendre les rêves laissés en bordure par le mariage. Les acheminer petit à petit à leur réalisation. Sans doute auront-ils une autre forme que celle imagi-

née à dix-huit ans. Cette forme n'en sera pas moins le véhicule privilégié de l'expression de soi. Le champ de la créativité reste accessible à toutes catégories d'âge. En d'autres domaines aussi ne pas avoir peur de se confronter au défi. La conduite automobile, par exemple. Le plus beau cadeau, pour ma part, de ma cinquantaine. Quelle liberté! Et ainsi de suite, on peut tester ses talents d'apprentissage. Au bout des efforts: découvertes, surprises, confiance en soi accrue. Toutes ces joies que nous réserve l'audace.

A cinquante ans, Simone de Beauvoir a reçu le choc du miroir. Chacune de nous a un peu reçu le même. Simone de Beauvoir demeure exemplaire dans sa lutte avec la vieillesse. Et n'est-ce pas justement sa capacité de création et de renouvellement qui l'aura maintenue dans cette ardeur de vivre incomparable? Ne craignons plus les miroirs. Et de notre vie qui s'imprime sur le visage, fabriquons-nous les plus belles rides du monde!

*Alice Desaulniers est animatrice d'un atelier de lecture, "Laval au féminin".*

## Une interrogation

Isabelle Favre-Vionnet

Vieillir, c'est tôt ou tard aussi mourir. Mon père âgé de 75 ans s'est suicidé. Proprement, posément, après avoir mis de l'ordre dans sa maison. Dans ses papiers. Après avoir débarrassé ce qui pourrait encombrer ses héritiers, vendu ce qui avait de la valeur et payé ses funérailles. Cela m'a donné un choc. Bien sûr. Je mentirais néanmoins en disant que je me suis sentie plus triste que quelqu'un dont le père ou la mère meurt de ce qu'on appelle sa belle mort. Sur le moment, bien sûr, il y a un moment d'affolement, de

révolte. On a envie de crier: "Mais il avait encore de belles années à vivre! pourquoi n'en a-t-il pas voulu?" Et on se sent coupable, on n'a pas su, on n'a pas deviné, on n'a pas été à la hauteur, on n'a pas fait tout ce qu'on aurait pu, tout ce qu'on aurait dû. Mais une réflexion plus approfondie amène à d'autres conclusions.

J'ai vu vivre mon père, avec qui je m'entendais bien tout en ayant de formidables engueulades de temps en temps. Il n'avait pas très bon caractère. Moi non plus. Une relation remplie d'affection, de complicité parfois, de tendresse. J'avais ma vie (et ma famille), il avait la sienne et nous étions séparés par un océan que nous franchissions régulièrement pour nous retrouver. Je l'ai vu mener cette vie en solitaire qu'il était, selon ses goûts et ses aspirations, connaissant des hauts et des bas comme tout le monde. Je l'ai vu profiter pleinement de toutes sortes de bonheurs passant à sa portée: voyages, amours, musique, hobbies, travail aussi. Je l'ai vu heureux, je l'ai entendu rire, très fort. Je l'ai vu renfrogné, en colère, révolté, passionné. Oui, je l'ai vu vivre et goûter à toutes sortes de bonnes choses. En bonne santé. Un jour, cette bonne santé a commencé à lui manquer. Il a dû alors envisager de changer ses habitudes, de quitter son appartement et de rejoindre ses semblables dans une de ces casernes de luxe appelées maisons de retraite pour personnes âgées, renoncer à la plupart de ses hobbies, à son cadre, à son rythme de vie, renoncer à se nourrir selon ses goûts et ses talents (il adorait cuisiner), renoncer à sortir, à voyager, à faire ses gammes. Renoncer à sa liberté. Il a dit non à cet emprisonnement. Il n'a pas vu ce que cela apporterait de plus à une vie bien remplie. Il a décidé qu'il était temps de partir. Pour de bon. Je crois qu'il a eu raison.

Mais je n'ai pas écrit ce récit sans raison. Son suicide a réussi. Mais à retardement. Il lui a fallu quatre mois pour mourir. Quatre mois avec un trou dans la tête, quatre mois dans le coma. Où était-il pendant ce temps? Que voyait-il? Qu'entendait-il? Que comprenait-il? Souffrait-il?

Il a eu raison de vouloir partir, de choisir lui-même le moment de sa mort. Il en avait le droit. A son âge. Et moi, ou la société autour de moi, peut-être aurions nous dû être en mesure de l'aider à partir. Avec un minimum de souffrance. Et vite. Vieillir, c'est peut-être cela aussi.

On dit que les couples  
Ne savent plus tenir  
Ensemble l'étendard  
Comme dans nos souvenirs  
D'un passé qui s'entuit

Étaient-ils si heureux  
Ces êtres nos parents  
Demeurés ensemble au fil des ans  
Ces histoires des ancêtres  
Tant de fois évoquées  
Toutes ces femmes courbées  
Malades de l'angoisse  
Traînant leurs pauvres peaux  
Éclats éternels  
En mégères transformées  
Et ces hommes qui traînent  
Coeur au ventre plus au sexe  
Pétris de l'angoisse du pain  
Sincère du bonheur à trouver  
Humains écartelés  
Dépassés par la tâche  
Hâché au poing  
Enlants aux manches  
Plus bêtes de somme  
Que nos vies à décliner

Carmel Desrosiers